

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 OCTOBRE 2015

ROMAN FRANÇAIS

Boussole: le livre des livres

«La bibliographie de *Boussole* représente trois à quatre cents livres et quelques centaines d'articles scientifiques», déclare Mathias Enard en entretien, commentant les cinq années d'écriture qu'il a consacrées à ce roman.

GUYLAINE MASSOUTRE

Boussole est un grand ouvrage d'érudition, synthétique et foisonnant, basé sur la géographie et l'histoire. Tous les rapports de l'Occident et de l'Orient semblent y converger. Ancré à Vienne, sis dans la durée d'une nuit, un souffle puissant y orchestre les pensées de Franz, musicologue. Ce qui le préoccupe est le monde présent: nos rapports chaotiques d'Occidentaux avec l'Orient.

Boussole est un grand roman. Autour d'interpolations savantes et de collages narratifs par vastes pans, Franz et Sarah, personnages fictifs, y nouent une longue relation amoureuse, traversée par les épisodes de leurs rencontres avec d'autres figures inventées. Chacun est le prétexte à ouvrir un tiroir de culture, de politique et d'humanité.

Ce trésor d'un cerveau à l'occidentale, incarné par Franz, réunit les ambiances chaudes des *Mille et une nuits* et l'épopée. Sur le mode légendaire, le récit se développe, nourri d'histoire récente, issue du XIX^e siècle surtout, et ne s'interdit pas de remonter à l'Antiquité. Elle s'y enchaîne comme un véritable programme d'ordinateur. Il force ainsi l'admiration, cet ouvrage hyperbolique, argumentatif, imprévisible. De quoi alimenter maintes nuits blanches en lecture.

On s'y déplace avec Franz et Sarah, notamment par leurs lettres, entre la pointe de l'Andalousie jusqu'aux confins de l'Himalaya et de l'Inde orientale. Sans quitter Vienne, on s'y arrête longuement en Syrie et en Iran, pour y lire l'histoire des peuples, de leurs révolutions et de leurs guerres, jusqu'à ce qui nous préoccupe aveuglément, les ravages d'EI.

La culture, pas la guerre

La proposition générale est fascinante: Vienne, dite la porte de l'Orient, symbolise les

échanges millénaires entre écrivains, musiciens, artistes en tous genres, voyageurs et autres, qui ont inventé l'Orient et ses fastes lascifs, rythmés, exotiques, et ces cultures anciennes. Mœurs, langues, rêves, tout cela a voyagé, doublant de nombreuses entreprises militaires. A bien regarder avec Enard, les frontières se sont souvent dissoutes, mais les conquêtes des uns ne coïncident pas avec celles des autres.

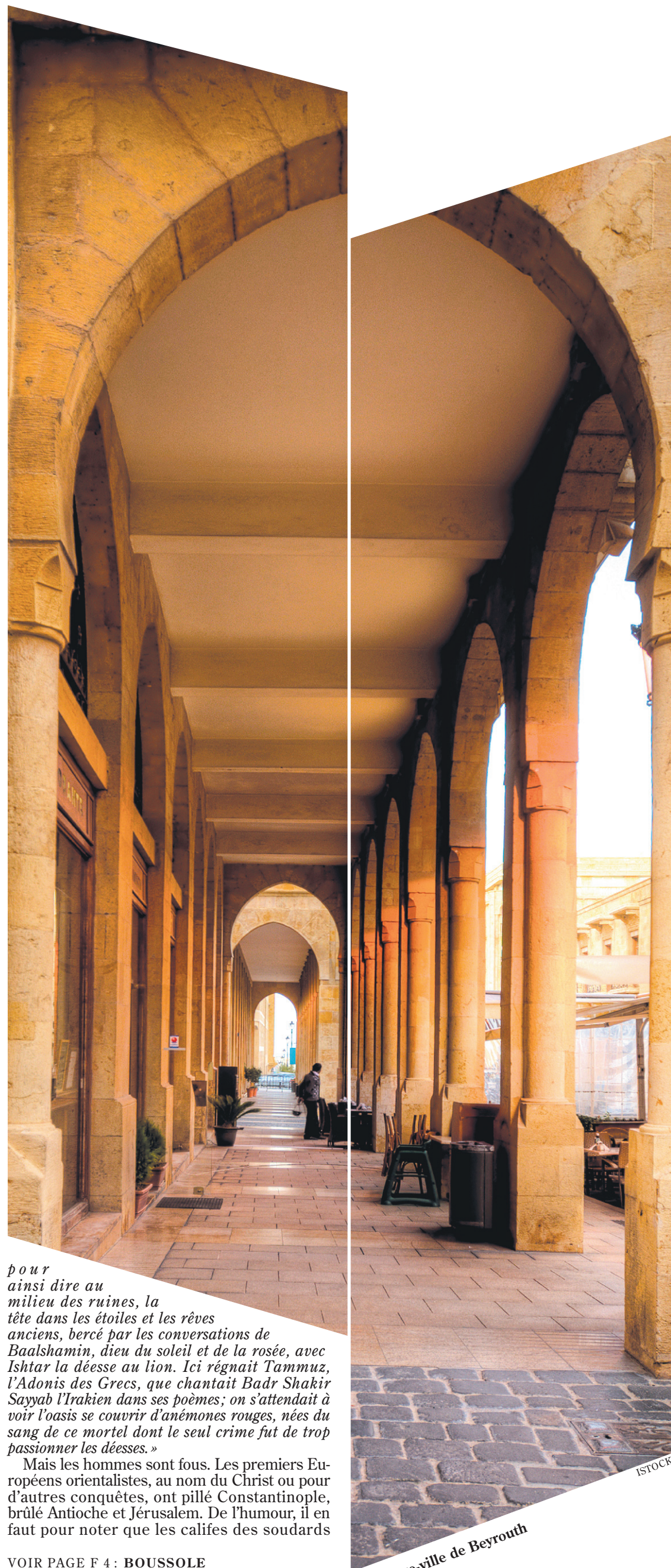
De Balzac à Rimbaud, de Flaubert à Delacroix et Baudelaire, de Beethoven à Chopin, d'Hofmannsthal à Strauss, de Verdi à Mahler, les orientalistes ont nourri l'idée du mystère oriental, de son foisonnement obscur et menaçant. Inversement, ce qu'on sait moins, c'est que les Orientaux ont trouvé leurs modèles chez ces créateurs.

«L'Orient est une construction imaginaire, un ensemble de représentations dans lequel chacun, où qu'il se trouve, puise à l'envi. Il est naïf de croire, poursuivait Sarah à haute voix, que ce coffre à images orientales est aujourd'hui spécifique à l'Europe. Non. Ces images, cette malle aux trésors, sont accessibles à tous, et tous y ajoutent, au gré des productions culturelles, de nouvelles vignettes, de nouveaux portraits, de nouvelles musiques. Des Algériens, des Syriens, des Libanais, des Iraniens, des Indiens, des Chinois puisent à leur tour dans ce bahut de voyage, dans cet imaginaire.»

Plus universellement, écrit-il du couple de Franz et Sarah, comme de l'Orient et de l'Occident, «l'exploration d'autrui ouvre les remparts de soi».

Moments magiques et terrifiants

Sa nuit à Palmyre est magnifique. Écrites avant qu'on y mine et détruise ses temples, déjà très pillés, ces pages, une vingtaine, livrent une expérience du même et de l'autre qui forme en soi une allégorie de l'amour: «[...] on dormait

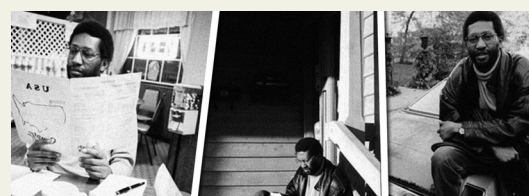


Le centre-ville de Beyrouth

pour ainsi dire au milieu des ruines, la tête dans les étoiles et les rêves anciens, bercé par les conversations de Baalshamin, dieu du soleil et de la rosée, avec Ishtar la déesse au lion. Ici régnait Tammuz, l'Adonis des Grecs, que chantait Badr Shakir Sayyab l'Irakien dans ses poèmes; on s'attendait à voir l'oasis se couvrir d'anémones rouges, nées du sang de ce mortel dont le seul crime fut de trop passionner les déesses.»

Mais les hommes sont fous. Les premiers Européens orientalistes, au nom du Christ ou pour d'autres conquêtes, ont pillé Constantinople, brûlé Antioche et Jérusalem. De l'humour, il en faut pour noter que les califes des soudards

VOIR PAGE F 4 : BOUSSOLE



Stanley Péan lit
Manhattan blues

Page F 4



Le point sur le livre et
la littérature **numérique**

Page F 6



Causerie avec

MAXIME OLIVIER MOUTIER

AUTOUR DE SON NOUVEAU ROMAN JOURNAL D'UN ÉTUDIANT EN HISTOIRE DE L'ART

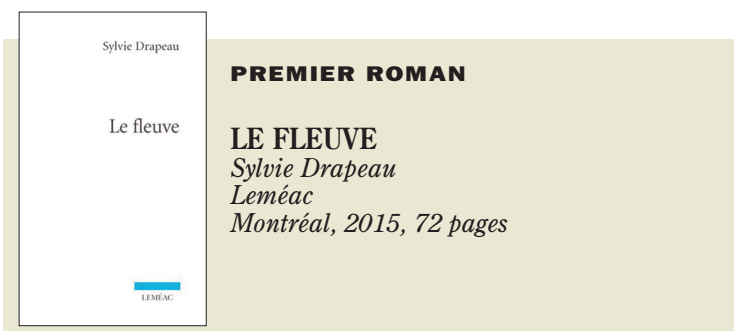
LE DIMANCHE 4 OCTOBRE À 14 H

Librairie
Monet
Des livres
et des libraires

Galeries Normandie • 2752, rue de Salaberry
Montréal (QC) H3M 1L3 • Tél.: 514-337-4083
Sortie 4 • Autoroute 15 • Vaste stationnement
librairiemonet.com • monet.leslibraires.ca

LIVRES

LA VITRINE



Des enfants assistent, impuissants, à la noyade de leur grand frère dans l'eau noire du Saint-Laurent, surpris par la profondeur de l'eau. La narratrice avait cinq ans et Roch était pour elle un héros, un chef de meute, un soleil. Un court instant de folle liberté avalé par une éternité de tristesse et de culpabilité. « Comment ne pas détester notre impuissance ? Comment se fait-il qu'elle ne nous ait pas désintégrés ? Comment se fait-il que nous ayons survécu ? » Avec une voix juste et reconnaissable, celle d'une comédienne qui a depuis longtemps l'habitude de se mettre en bouche les mots forts de grands auteurs, Sylvie Drapeau a construit dans *Le fleuve*, son premier roman, le souvenir douloureux d'une catastrophe intime. Un événement qui s'apparente à l'explosion silencieuse d'une bombe qui ébranle une cellule familiale tissée serrée, dévaste le cœur d'une mère, gonfle la poitrine d'une petite fille. Envoutant, mais un peu court.

Christian Desmeules



C'est ce qu'on peut qualifier « d'album de saison », puisque sa publication tombe à point avec la période de récolte de la pomme, ce fruit qui est l'objet de la quête du nouveau héros de Mathieu Lavoie (*Le loup dans le livre*, Comme des géants). Toto est un petit ver à l'esprit de débrouillardise et à la créativité particulièrement développés. Cet invertébré entêté se livre à de périlleuses cascades et à des métamorphoses surprenantes (du moins pour un ver...) afin d'atteindre l'objet de sa convoitise : une belle, belle pomme rouge bien accrochée à son arbre, un endroit difficile d'accès pour une si petite bête. *Toto veut la pomme* est une fable amusante qui vante l'esprit d'initiative et prouve que la nécessité — ou l'appétit ardent — appelle l'ingéniosité. Les jeunes enfants du préscolaire y perdront peut-être leur crainte de ces petits êtres mous, mais développeront probablement une certaine prudence quand vient le temps de croquer dans une belle pomme, surtout celle qu'on trouve par terre dans un verger...

Amélie Gaudreau



MATHIEU LAVOIE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Ma meilleure amie

DOMINIC TARDIF

Elle l'a aperçue au loin, en sortant de l'hôpital où elle travaille. Un seul coup d'œil et c'était réglé, pas besoin de lui demander son avis : Éléonore était son amie. « Je n'ai pas l'habitude d'approcher ainsi les inconnus. Mais ce n'est pas pareil avec vous. Vous comprenez ? Bien sûr ! L'amitié est chose si rare... », lui annonce-t-elle en cognant à sa porte, après l'avoir suivie jusqu'à son appartement.

Complètement tyrannisée par l'assurance d'être cosmiquement liée à sa nouvelle copine, Marianne, la narratrice de *Choisir Éléonore*, dormira devant chez elle, hurlera à sa fenêtre, épiera ses moindres allées et venues et la suivra dans des bars, jusqu'à ce que la principale intéressée, d'abord rétive, la laisse peu à peu s'installer au cœur de son monde, bien que sans jamais lui rendre son affection. Voilà bientôt Marianne qui range la cuisine en désordre d'Éléonore ou qui se démène pour lui dénicher un boulot.

C'est donc à travers un regard délirant que nous observons cette relation à sens unique, un parti pris narratif casse-gueule, dans la mesure où le bavardage de Marianne entretient un rapport trouble avec la réalité. Quels éléments de son histoire relèvent-ils de la fabulation ? « Bien avant que l'on se rencontre, Éléonore rêvait de moi. Pas de moi avec ces cheveux-ci, ces deux mains ou ce timbre de voix. Non. De moi comme amie, amie idéale », pense-t-elle.

Plongé dans un malaise que le site Web des éditions de la Pleine Lune décrit comme un

effet recherché, le lecteur observe ainsi une femme essulée profondément s'enliser dans l'obsession. « J'ai entendu un souffle, à peine. Elle a raccroché. Touche Redial. Ligne occupée. J'ai compté jusqu'à trente, à nouveau Redial. Même bip bip incroyable. Durant une heure encore. Elle avait dû échapper le combiné », pense-t-elle lorsqu'Éléonore lui raccroche au nez.

Il faudrait bien que quelqu'un la ramène sur Terre, lui signale qu'elle fait une folle d'elle, finit-on par espérer. C'est là le plus grand accomplissement de ce premier roman d'Andrée A. Gratton, que de parfois chatouiller notre sens de la compassion.

De la folie à la caricature

Malgré ce que prétend sa page couverture, *Choisir Éléonore* tient moins du roman que du conte. Le filtre affabulateur de la narration aplanit tout ce qu'elle décrit et renvoie ses personnages au rang d'archétypes. Quelle part de soi oblitère-t-on sur l'autel d'une relation ? demande plutôt scolairement cette exploration de la solitude et ses dérivés. On l'aura compris un peu trop rapidement, dès les premières pages, sans que le reste du livre enrichisse substantiellement la réflexion.

Redire que les raisons pour lesquelles on aime plongent des racines profondes dans l'indicible est certes un noble projet littéraire. En employant la folie de sa narratrice comme vaste allégorie de l'aveuglement affectif sous toutes ses formes, Andrée A. Gratton se confine cependant à la caricature. La psychologie de son



MARC-ANTOINE ZOUÉKI

Le livre d'Andrée A. Gratton tient moins du roman que du conte.

personnage principal a quelque chose de trop mince, de trop monomaniaque, qui révoque toute nuance.

Marianne s'abîmera bientôt complètement dans le mirage de sa relation inventée et revêtira les vêtements de sa meilleure amie comme une nouvelle peau. « De retour chez moi, j'ai tout rémémoré. De manière à ce qu'Éléonore ne se

sente pas dépassée lorsqu'elle reviendra. » On ne choisit pas ses amis. C'est parfois une grâce, parfois une fatalité.

Collaborateur
Le Devoir

CHOISIR ÉLÉONORE
Andrée A. Gratton
Pleine Lune
Lachine, 2015, 80 pages

POÉSIE

Tout en couleurs

HUGUES CORRIVEAU

On se demande parfois si les poètes, dans un souci de faire complexe, ne confinent pas leurs textes dans des recoins si obscurs qu'eux-mêmes ne s'y retrouveraient pas. C'est un peu le sentiment qui nous vient à la lecture du dernier recueil de Diane-Ischa Ross, *Les jours tigrés*. L'écriture en est souvent absconse, les vers s'abîmant dans une profondeur factice qui nuit grandement à la lecture. Ainsi, parle-t-elle de quelque chose (je ne sais trop bien de quoi il est question) « comblant comme l'inutilité de soi / le livre

lourd » ou encore « je brunissais / comme un biscuit gingembre et pois chiche / qu'on attaque à la tête pour qu'il ne souffre pas. » Je veux bien que la poésie n'ait souvent que faire d'une linéarité simpliste, mais sans être un biscuit gingembre ni avoir une tête de pois, je m'interroge quand même un peu ici.

Et ce n'est pas toujours bien écrit non plus : « l'immeuble teint d'amarante les futates / jusqu'au bout de la rue / qui s'arrête avant qu'on le dé-

passse ». « Peut-être il s'évade vers », dit-elle encore ; « je me tombe sur le silence », trou-

blant ainsi l'usage. Je ne peux pas non plus admirer cette écriture de « couleurs cousues » (10 fois bleu, 8 noir, 8 rose, 6 gris, 6 rouge, 5 blanc, 5 vert, 5 jaune, 3 mauve, 2 or, sans compter les lavande, violet, pruneau, sépia, marron, amande, orange, amarante, vermeille ou brun). Que faire également de ce : « Grand-chemin-de-la-vie [qui] protège / le petit plancher de son âme / des typhons et des malheurs / qui anulent la courtoisie » ? Il faut dire que lorsqu'il est question du « filleul d'une jument », d'« un cadavre d'animal nunuche » ou des « Milou orphelins », on s'inquiète un peu de la ménagerie.

Il est évident que, pris dans son ensemble, ce recueil qui parle des « deuils crus » par-

vient parfois à toucher une certaine sensibilité à travers l'écho qu'il porte de nos propres douleurs. On aurait bien aimé une formulation plus simple, comme lorsque l'auteure nous confie que sa mère « mettait du sang dans le miel / des soupirs aux sonates », ou que « la peine humiliée roucoule et raconte l'oiseau. »

On sent là une volonté de transmettre un désarroi réel, mais c'est tellement truffé d'élégances artificielles, de mots rares pas toujours essentiels, que la profondeur même de la peine s'y noie. Il nous faudra donc laisser l'auteure à sa solitude, elle qui nous susurre tout en joliesse : « Je fonds en larmes d'aimance. »

Collaborateur
Le Devoir

LES JOURS TIGRÉS
Diane-Ischa Ross
Triptyque
Montréal, 2015, 108 pages

PASCALLE NAVARRO



Femmes et pouvoir

Les changements nécessaires

« [Cet essai] explique l'importance de la parité, déboulonne les mythes à son sujet, propose des solutions pour l'atteindre et rappelle que l'égalité des sexes ne devrait plus être uniquement le combat des femmes. Voilà une lecture qui devrait être obligatoire pour toute la classe politique, femmes et hommes inclus. »

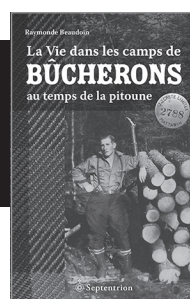
Rima Elkouri, *La Presse*

LEMÉAC

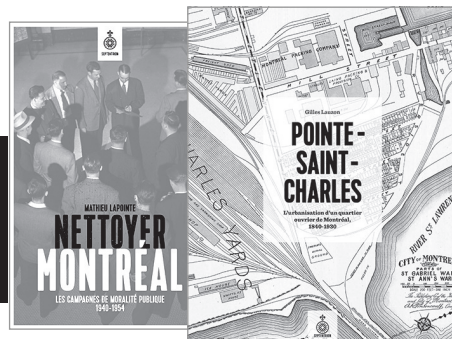
514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

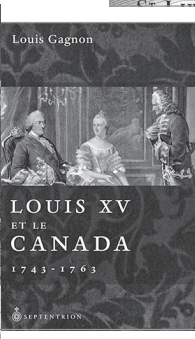
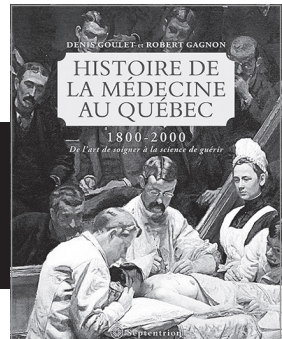
Félicitations à nos auteurs
RAYMONDE BEUDOIN, MATHIEU LAPOINTE,
GILLES LAUZON, DENIS GOULET,
ROBERT GAGNON et LOUIS GAGNON
pour l'excellence de leurs ouvrages



Premier Prix des
Grands Prix Desjardins
dans la catégorie patrimoine



Prix
Robert-Prévost



Prix
Percy-
W.-Foy



SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Benoît Melançon
LE NIVEAU BAISSÉ!
(et autres idées reçues sur la langue)

IDÉE REÇUE N° 3
LES QUÉBÉCOIS PARLENT FRANÇAIS.

Benoît Melançon
LE NIVEAU BAISSÉ!
(et autres idées reçues sur la langue)
EN LIBRAIRIE - 14,95\$ - DEL BUSSO ÉDITEUR

LIBRAIRIE GALERIE

ACHAT À DOMICILE
514-914-2142

Bonheur d'occasion Librairie

ESPACE LOCATIF DISPONIBLE

Fonds universitaires :
• Littérature, Philosophie,
Sciences humaines
• Pléiade

Art québécois et international
Livres d'art et livres d'artiste
Livres anciens avant 1800
Automatistes, Éditions Erta,
Refus Global...

Bel espace chaleureux pour artistes en arts visuels
• Consultez notre site web pour les tarifs 2016

Salle disponible sans frais pour lancement de livre ou autre événement littéraire

1317, avenue du Mont-Royal Est, Montréal
Mathieu Bertrand, Libraire • 514 522-8848 • 1 888 522-8848
www.bonheurdoccasion.com

LITTÉRATURE

ENTREVUE

Le retour d'exil de Lise Tremblay

CHRISTIAN DESMEULES

Après 27 ans à enseigner la littérature au cégep du Vieux-Montréal, Lise Tremblay a choisi de prendre une voie de traverse il y a quelques mois. Quitter Montréal et l'enseignement, retourner dans sa région natale. Démolir son «*campe*» de Saint-Fulgence pour y faire construire à la place une petite maison flamboyante neuve où elle compte s'installer à demeure d'ici quelques semaines.

Un lieu où elle va pouvoir s'enfermer au chaud, bien calée dans la discipline de l'écriture quotidienne, au premier rang du spectacle des saisons.

Huit ans après son dernier livre, *Chemin Saint-Paul* met face à face la mort de son père, survenue il y a quelques années, et la tragédie existentielle de sa mère. La mise à nu de la folie de cette femme et sa mort symbolique, d'une certaine façon.

Chemin Saint-Paul est un récit au «*je*», «*terriblement impudique*», une histoire personnelle que Tremblay a choisi de raconter à sa manière. «*Ce n'est pas la réalité, mais c'est ma vision des choses. Ma position par rapport à la vie. Et ça, c'est réel dans la mesure où c'est ma pensée à moi, l'histoire de mon père et de ma mère racontée à travers ma propre vision*», explique-t-elle avec cet accent du Saguenay qu'elle a su conserver.

«*Peut-être que j'ai tout faux, ajoute-t-elle, mais ce n'est pas ce qui compte vraiment. C'est*

ce que le récit a fait de moi qui est important.»

De l'autre côté

«*Ma mère, elle était folle à lier, mais c'était une personne très intelligente aussi. C'était une vraie force.*» Une femme atteinte d'une folie jamais nommée par personne, jamais soignée non plus, que la mort de son mari a fait éclater et qui tout à coup n'a plus connu de balises. «*C'était quelqu'un qui passait sa journée à écouter Radio-Canada, à lire le journal et à commenter l'actualité. Et qui du jour au lendemain arrête tout ça et me demande pourquoi je ne la tue pas. Pendant des années, ma mère a beaucoup lutté contre sa folie. Et puis là, elle s'est laissée aller. J'ai jamais bien mieux la voir folle pis en colère...*»

De cette femme toujours vivante — mais qui n'est «*plus là*», précise Lise Tremblay, «*elle est devenue une morte-vivante, et c'est d'une tristesse infinie*» —, les lecteurs pourront trouver la trace, surtout symbolique, ici et là dans l'œuvre de l'écrivaine née à Chicoutimi en 1957, de *La danse juive* (Leméac, Prix du Gouverneur général 1999) à *La sœur de Judith* (Boréal, 2007).

Sans juger, Lise Tremblay a essayé dans ce récit de remonter aux sources de la folie de cette femme qui a un peu malgré elle mis au monde cinq enfants et qui les a élevés dans la terreur, visant le cœur de l'univers de violence et d'insatisfaction d'où elle est sortie. Remontant jusqu'à cette «*petite maison en bardeaux*» où sa mère



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Sans juger, Lise Tremblay a essayé dans son récit de remonter aux sources de la folie de sa mère.

est née, dans un rang du nord de Chicoutimi, d'où l'écrivaine rapporte des images terribles. «*Des destins de femme comme ça, il y en a plein au Québec*», estime Lise Tremblay.

Avec le temps — avec les livres qu'elle a écrits et les heures de thérapie —, l'écrivaine s'est sentie capable d'affronter cette histoire familiale. Mais la fuite a longtemps été la meilleure solution. «*Contre la folie, je ne crois qu'à l'exil*», écrit-elle d'ailleurs quelque part dans *Chemin Saint-Paul*.

«*Je me suis sentie forcée à l'exil, oui, mais ce n'est pas juste à cause de ma famille, confie l'écrivaine. Les vrais écrivains sont tous des exilés d'une cer-*

taine façon. Je suis sûre de ça.»

«*Un peu à la manière de certains personnages de Victor-Lévy Beaulieu qui disent qu'ils ne sont pas "de ce côté-ci des choses", tiens. Je pense que l'exil, c'est aussi ça. T'es d'un bord ou de l'autre. Et être écrivain, c'est être de l'autre côté des choses.*» Et que trouve-t-on de ce côté-là? Beaucoup de solitude, croit-elle, et des visions du monde.

«*J'aimerais ça être ben normale, dit-elle en riant. Mais je ne suis pas capable.*» Pas capable de ne pas penser, de ne pas écouter ce que les gens lui disent. Incapable de ne pas «*accrocher*» sur un mot ou sur un autre, de vivre longtemps en dehors du langage.

Choisir son camp

Si son rapport à l'écriture a été vécu pendant des années comme une sorte de douce malédiction, qui se confondait un peu avec le geste de respirer, Lise Tremblay en identifie toutefois l'acte fondateur. À l'âge de 10 ans, elle a fait le choix conscient d'être du côté du chemin Saint-Paul, là où habitait la famille paternelle.

«*J'ai dit non*», se rappelle-t-elle encore aujourd'hui. Sans le savoir, c'est en réalité le chemin de l'exil qu'elle empruntait. Tandis que chacun des mots de tous les livres lus ou écrits l'éloignait de sa mère, de ses crises de colère, des injures, des douleurs et de la honte.

Récit bicéphale, tiraillé entre le portrait de ses deux parents, *Chemin Saint-Paul* comprend aussi le récit de la mort de son père, personnage beaucoup plus lumineux, frappé d'une récidive de cancer qu'il refusera de combattre par la chimiothérapie. Elle écrit: «*J'allais rencontrer un homme que je croyais connaître mais dont j'ignorais tout.*» Une période hors du temps pendant laquelle elle l'a accompagné jusqu'au bout.

Un homme simple et très drôle, se souvient-elle, qui n'avait jamais mis les pieds à l'hôpital avant d'être atteint d'un cancer. «*Il n'a jamais été vieux, mon père. Et si j'avais à m'en choisir un, je reprendrais le même*», confie-t-elle avec émotion.

«*Au fond, les gens, ils meurent comme ils sont.*» Alors que pour sa mère, qu'il s'agisse de la vie ou de la mort, tout est un drame. «*Elle a toujours été dans le drame.*»

Et c'est parce qu'elle était hantée par la tragédie de cette existence vécue à reculons, croit-elle, que Lise Tremblay est devenue écrivaine. Un destin qu'à l'aube de la soixantaine, elle arrive pour sa part à assumer de mieux en mieux. Au bout d'un long chemin vers soi.

Collaborateur
Le Devoir

CHÉMIN SAINT-PAUL
Lise Tremblay
Boréal
Montréal, 2015, 112 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Lendemain de tragédies

GENEVIÈVE TREMBLAY

C'est dans une salle de concert que s'ouvre *Concerto pour petite noyée*. Forcément. Ce soir-là, Valentine Aligheri n'est pas une pianiste applaudie, mais une femme seule qui «*pleure sa musique, avec cette tristesse infinie qui fascine et scandalise*». Le moment sur scène, très court, premier (et dernier) acte, s'achève sur l'évocation d'une première tragédie qui ne s'incarnera que bien plus tard, quand les personnages auront été placés, disséqués, entrecroqués.

Comme dans *Papillons* (Stanké), publié l'an dernier, l'écrivaine québécoise Annie Loisel entame ce quatrième roman avec un choc dont il lui faut, après coup, reconstruire le sens. Sa manière n'a pas changé: narration chorale, chapitres courts qui vont et viennent dans le temps, structure en étoile autour de personnages prompts à l'autodes-

truction et à l'examen de conscience. Les passions, ici, consistent. Les deuils et les vocations aussi.

A preuve: Valentine, femme fuyante habitée par son piano, commence à perdre la main en perdant l'amour. Agnès, mère aimante, devient folle de charisme quand sa petite Valérie se noie dans une rivière, un jour d'étourderie. Sa deuxième fille, Pervenche, née dans l'ombre de la disparue, n'a jamais eu assez d'affection. Elle ira vivre en Italie avec son père Antoine, une figure compatissante et molle — tout l'opposé de Greg, le mari de Valentine, un fonctionnaire prévisible et «*accessoire*» qui rencontrera Pervenche quand elle s'installera à Montréal. C'est là que le feu prend.

Annoncée en début de livre, la mort de Greg est un premier mystère auquel se grefferont d'autres questions, parfois plus déroutantes. Qui donc avait les nerfs suffisants pour abattre Greg de trois

balles? Pourquoi Valentine fascine-t-elle autant Agnès et Pervenche? Et si Valérie avait survécu à la noyade, comme le répète sa mère *ad nauseam*?

Le destin, cet acharné

Ce ne sont pas des vies qui se chevauchent ici, tant le scénario répond d'une logique implacable, mais des destins. Bien des fils apparaissent à la surface, agaçants, pas toujours très fins. Alors que *Papillons* évoquait sans appuyer, *Concerto pour petite noyée* répète souvent, fait s'alterner les phrases lapidaires, efficaces, et de longues tirades souvent symboliques à l'excès. «*Car il y a toujours ça, avec Valentine Aligheri, cette immense intui-*

tion de n'être rien, à côté de la musique, sous la musique, martelé, écrasé. Vivre en sourdine, avec Valentine.»

Mais l'émotion perdue dans le trop-plein n'est pas complètement. Annie Loisel choisit, examine et formule les douleurs avec délicatesse, surtout celles des femmes, centrales dans son œuvre. Ce roman triste et dur ne le laisse épargner pas: deuil parental, carriérisme, manque affectif, échec du couple... Séduisante mais fanée de l'intérieur, talentueuse mais tourmentée, amoureuse incomprise, la femme de *Concerto pour petite noyée* cherche l'air libre. Les hommes? Des spectateurs, des marionnettes, presque.

dont elle n'aura, finalement, jamais pitié.

Le Devoir

CONCERTO POUR PETITE NOYÉE
Annie Loisel
Stanké
Montréal, 2015, 144 pages

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS
Du 21 au 27 septembre 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)

▼ Romans québécois

1	Madame Tout-le-monde • Tome 5 Ciel d'orage	Juliette Thibault/Hurtubise	-/1
2	Un long retour	Louise Penny/Flammarion Québec	1/4
3	1967 • Tome 2 Une ingénue à l'Expo	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/5
4	Une deuxième vie • Tome 2 Sur la glace...	Mylène Gilbert-Dumas/VLB	4/2
5	La promesse des Gélins • Tome 2 Édouard	France Lorrain/Guy Saint-Jean	3/5
6	La nuit de feu	Louise Lacoursière/Libre Expression	-/1
7	Miss Patrouille. L'amour au bout du radar	Francine Gauthier/Les Éditions réunies	-/1
8	La maîtresse d'école	Ismène Toussaint/Les Éditions réunies	7/6
9	Aux délices de Miss Caprice	Evelyne Gauthier/Guy Saint-Jean	9/2
10	Six minutes	Christine Brouillet/Druide	-/1

▼ Romans étrangers

1	Millénium • Tome 4 Ce qui ne me tue pas	David Lagercrantz/Actes Sud	1/5
2	After • Tome 5 L'éternité	Anna Todd/Homme	-/1
3	Cinquante nuances de Grey par Christian	E. L. James/Lattès	2/9
4	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine	3/18
5	La nuit de feu	Éric-Emmanuel Schmitt/Albin Michel	4/3
6	Un si beau soleil pour mourir	James Patterson Howard Roughan/Archipel	5/3
7	Le crime du comte Neville	Amélie Nothern/Albin Michel	6/3
8	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme	-/1
9	After • Tome 4 Le manque	Anna Todd/Homme	8/7
10	Seul sur Mars	Andy Weir/Milady	-/1

▼ Essais québécois

1	Foglia l'insolent	Marc-François Bernier/Édito	-/1
2	Dihad.ca. Loups solitaires, cellules...	Fabrice de Pierrebourg Vincent Larouche/La Presse	2/6
3	Le livre qui fait dire oui	Sol Zanetti/du Québécois	-/1
4	Ping-pong	Zviane/Pow Pow	1/2
5	La fabrique du djihad. Radicalisation...	Stéphane Berthomé/Édito	4/3
6	Le petit Hébert. La politique canadienne...	Chantal Hébert/Rogers	3/6
7	TDAH? Pour en finir avec le dopage...	Jean-Claude St-Onge/Écosociété	9/3
8	Dany Laferrière à l'Académie française...	Dany Laferrière/Boréal	5/2
9	Femmes et pouvoir : les changements...	Pascale Navarro/Leméac	-/1
10	La Rébellion tranquille	Martine Tremblay/Québec-Amérique	-/1

▼ Essais étrangers

1	Balade avec Épicure	Daniel Klein/Michel Lafon	1/2
2	La 6e extinction. Comment l'homme détruit...	Elizabeth Kolbert/Guy Saint-Jean	2/3
3	Lettres à mes petits-enfants	David Suzuki/Boréal	3/2
4	Dieu, les affaires et nous	Jean d'Ormesson/Robert Laffont	8/4
5	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard	4/32
6	Cosmos. Brève encyclopédie du monde	Michel Onfray/Flammarion	5/6
7	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob	7/3
8	La civilisation du spectacle	Mario Vargas Llosa/Gallimard	6/2
9	La chute de la Nouvelle-France	Bertrand Fonck Laurent Veysière/Septentrion	-/1
10	La capacité de s'aimer	Elsa Cayat/Payot	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



Des deux côtés de l'Atlantique, Aline Apostolska a beaucoup écrit: des romans, de la poésie, une biographie de Jacques Languirand, des romans jeunesse, des essais, des beaux livres. Et voilà un étrange objet littéraire se situant entre le roman policier et le thriller historique. Étrange parce que l'intrigue repose sur un trafic international plutôt sordide implanté dans une île paradisiaque de la côte dalmate où aurait habité Marco Polo et sa famille. Le livre est truffé de références aux mythes antiques, de phrases en grec ancien et de discours divers sur une foule de sujets, dont l'empire vénitien, les différents peuples ayant occupé les îles de l'Adriatique... et plus encore. Le tout étant justifié par le fait que l'héroïne, Joséphine Watson-Finn, est archéologue, et que l'auteure ne réussit pas à l'empêcher de nous faire la leçon, ce qui devient parfois assez lourd. Pourtant, l'histoire est prenante, même si Joséphine se donne parfois des airs de Temperance Brennan (le personnage vedette de Kathy Reichs). Bien plantée dans un décor paradisiaque où pullulent les vestiges de l'Antiquité, l'intrigue semble toutefois un peu trop costaud pour Joséphine, qui risquera d'y laisser sa vie. Qui sait, une fois certains tics d'écriture maîtrisés et les effets calculés un peu moins flagrants, les aventures de Joséphine Watson-Finn pourront peut-être décoller pour de bon...
Michel Bélair

ROSALIE LAVOIE

LEMEAC

Choir

« [Une] langue souple, nuancée, au souffle indéniable et d'une grande maîtrise. [...] [Un] roman puissant, à la fois rempli de doutes et fort d'une envie de mettre au jour la chute, certes, mais surtout les multiples raisons de reprendre pied. »

Chloé Leduc-Bélanger, *Les Méconnus*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

© Stéphane Najman

LITTÉRATURE

LE GOÛT DES AUTRES

New York, notes bleues et Jean-Claude Charles

Le goût des autres, c'est ce lieu où un auteur lit, commente ou critique l'œuvre d'un autre qui l'inspire et à qui il voue une très grande admiration. Cette fois, Stanley Péan lit *Manhattan blues*, de Jean-Claude Charles. Né à Port-au-Prince en 1966, élevé à Jonquières, Péan a signé une vingtaine de livres — nouvelles, textes jeunesse, polars, romans. Chroniqueur littéraire et homme de radio, souvent engagé pour les arts (UNEQ, MAL), il est aussi animateur de *Quand le jazz est là...* à la radio ICI Musique.

STANLEY PÉAN

J'avais dix-neuf ans quand j'ai lu *Manhattan blues*. Me suis-je jamais remis de cette première rencontre virtuelle avec le romancier et journaliste Jean-Claude Charles? Probablement pas. C'est comme ce Grand Amour qu'on croise une nuit sibérienne de février, celui qui vous donne le goût de l'infini, des insomnies noyées de champagne, des omelettes à la feta lors de matinées alanguies. Comme ce soleil à la chaleur duquel vous finirez par vous brûler les ailes. On ne s'en remet pas vraiment, mais il ne faut pas en faire une maladie.

Dix-neuf ans. Et tout plein de convictions sur l'écriture, le Roman avec un grand R, la littérature et les écrivains de mon île natale. Convictions que *Manhattan blues* et Jean-Claude Charles ont ébranlés, avec une histoire toute simple et d'autant plus belle. Nomade aux pieds poudrés qui erre entre Paris et New York, Ferdinand loge chez Jenny, son amante occasionnelle de toujours. Dans un bar de Greenwich Village, il tombe sur la belle Fran. Elle est blanche, lui nègre. Fran vient de larguer son mec ou de se faire larguer, peu importe. Jenny et lui... Il ne sait plus, en fait. Alors, pendant une couple de jours, Fran et lui arpègent les rues, la ville, vagabondent, courent, rient et pleurent pour rien, en partageant leur passion du jazz, de Charles Mingus. Ils se découvrent mais pas tant, se dénudent mais à demi. S'aiment sans souci du

lendemain et d'autant plus intensément que cet amour effervescent ne s'inscrira probablement pas dans la durée. *Just one of those things.*

«La supériorité de Jenny sur Fran, c'est que je connais encore mal l'histoire de Fran, songe Ferdinand. Et j'aurais envie que ça reste comme ça.

Pas envie de connaître Fran plus avant. Fran plus Jenny, plus moi, c'est beaucoup trop pour un seul homme.» Un triangle amoureux? Si on veut. En littérature comme dans la vie, rien de plus banal. Mais on a toujours tort de réduire un roman à ce qu'il raconte.

«Ici commence quelque chose d'innommable, renchérit le narrateur. Ce n'est pas l'amour. Ce n'est pas rien non plus. Something like a bird. Si je mets de la musique, ce sera n'importe quoi, ça ne sera pas Mingus, voilà les inconvénients de n'importe quel hôtel.» Alors, l'amour, oui. Le triangle, aussi. Mais tellement plus que ça. *Manhattan blues*, c'est d'abord ces personnages esquissés avec autant de précision que d'économie de moyens. C'est une promenade à travers New York, la ville de Salinger et d'Auster, qui prend vie singulièrement au fil d'une narration sinueuse, entremêlée de répliques de dialogue, sans retours à la ligne, sans tirets, livrée comme le flot continu des pensées du héros.

Existence littéraire

Sans doute faut-il replacer l'horizon de mes attentes formé par les autres œuvres de la littérature haïtienne, que je commençais tout juste à fré-



PATRICK BARD

Jean-Claude Charles a esquissé dans *Manhattan blues* des personnages avec autant de précision que d'économie de moyens.

quenter. De *Mémoire en colimaillard* (Le Temps des Cerises) d'Anthony Phelps le magnifique au *Nègre crucifié* de Gérard Étienne (du Marais), en passant par la trilogie *Amour, Colère, Folie* de Marie Chauvet (Zulma), les romans haïtiens que j'avais lus jusqu'alors s'inscrivaient dans la lignée des classiques militants et engagés de Jacques Roumain (*Gouverneurs de la rosée*, *Mémoire d'encrier*) et de Jacques Stephen Alexis (*Compère général Soleil*, Gallimard). À moi qui ambitionnais alors de trouver ma voix et mon propos littéraires, Jean-Claude Charles inculqua une leçon essentielle, qui me serait réitérée peu de temps après par Alix Renaud (*A corps joie*, La Musardine) et Dany Laferrière (*Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer?*, Typo). À savoir qu'on pouvait très bien écrire et exister litté-

raire en dehors d'Haïti, sans pour autant renoncer à son héritage. Faisant fi de l'obligation de témoigner de la dictature duvaliériste, de l'exil et de la nostalgie du pays perdu, thèmes qu'il avait par ailleurs abordés de biais dans son essai *De si jolies petites plages* (Stock) et dans son précédent roman *Bamboola Bamboche* (Barrault), Jean-Claude Charles m'invitait plutôt à simplement à suivre la douce dérive de deux âmes à la mer.

J'ai lu avec plaisir *Ferdinand, je suis à Paris* (Barrault), la suite qu'il a donnée en 1987 à *Manhattan blues*. Et sans cesser d'espérer qu'il poursuive son œuvre romanesque, je me suis plongé dans ses bouquins antérieurs. J'ai adoré *Le retour de maître Misère*, sa contribution au collectif *Les treize morts d'Albert Aylor* (Série noire). Mais Jean-Claude Charles se faisait si

rare, c'était désespérant. Puis, treize ans après ma lecture de *Manhattan blues*, je l'ai rencontré en personne à Rochefort-sur-Mer, ville au passé négrier, lors d'un festival littéraire commémorant le cent cinquantième de l'abolition de l'esclavage, auquel il prenait part au même titre qu'une trentaine d'écrivains originaires de la Caraïbe. La soirée, arrosée comme il se doit, s'était terminée aux heures indigo de la nuit autour d'une bouteille de whisky et de mon baladeur CD, qui distillait du jazz dans ma chambre d'hôtel: Wallace Roney, que je faisais découvrir à Jean-Claude Charles, et quelques incontournables parmi lesquels Mingus, ça allait de soi. Il m'avait lu des extraits de sa suite *Free. 1977-1997*, parue ce printemps-là dans le numéro spécial de la revue *Sapriphage* consacré à sa poésie, dont il

m'avait offert un exemplaire dédicacé.

Et nous avons bu et parlé de littérature, de femmes et de musique jusqu'à plus soif.

Je ne l'ai jamais revu. Il est mort dix ans plus tard, en mai 2008.

En relisant *Manhattan blues*, qui reparait ces jours-ci, en proie au même envoiement qu'il y a trente ans, je constate que je ne me suis effectivement jamais remis de notre première rencontre dans les rues de New York, en rêve, avec la musique de Mingus en bande-son.

Mais je n'en ferai pas une maladie, non.

Collaboration spéciale
Le Devoir

MANHATTAN BLUES

Jean-Claude Charles
Mémoire d'encrier
Montréal, 2015, 274 pages

BOUSSOLE

SUIITE DE LA PAGE F 1

égorgeurs d'État islamique manqueraient d'autorité pour diriger ces troupes. Daesh n'est pas né d'aujourd'hui, et Enard ramène avec force ces guerriers haineux de l'Occident, qui sont partis activer leur bar-

barie. L'Occident génère son propre venin, qui suit ces appels de l'Orient où l'histoire s'accélère. C'est une des idées marquantes, bien documentée, du roman.

L'écrivain a expliqué que chaque page pouvait être lue en quatre-vingt-dix secondes, soit au total le temps d'une nuit. Travail de compositeur. L'impression est tout autre. De l'immensité. De la nuit du fond

des âges. De l'enchevêtrement humain.

Boussole est une somme phénoménale, et, à bien y penser, la pièce d'un retour d'Orient vers les racines, comme ont pu le vivre les croisés. Il sera intéressant de voir si Enard, pour ce livre de paix militante comme pour la progression de ses romans entre eux, décroche la reconnaissance qu'il mérite.

Collaboratrice
Le Devoir

BOUSSOLE
Mathias Enard
Actes Sud
Arles, 2015, 384 pages

MARC MELKI / ACTES SUD
Mathias Enard

Trois questions à Mathias Enard

Les circonstances de l'actualité internationale ont-elles motivé l'écriture de ce roman?
L'actualité internationale (et surtout la guerre en Syrie) a accompagné l'écriture du livre; c'est le grondement de ces flammes, lointaines et omniprésentes, qui en est une partie de la bande-son, les images de ces massacres qui sont l'horizon du roman. Elles y sont sans y être — on les devine au loin comme une tristesse, une menace.

Votre vision de l'orientalisme s'est-elle transformée durant et après l'écriture de votre livre? Quelle est-elle aujourd'hui?

Ma vision de l'orientalisme a évidemment évolué au fil de l'écriture du livre — j'en ai découvert et approfondi l'immense diversité. Non seulement selon les disciplines et les motivations (voyageurs, peintres, musiciens, savants...), mais aussi (et c'est là que l'orientalisme dit aussi quelque chose de l'Europe) selon les pays — l'orientalisme allemand, par exemple, n'est pas lié à la colonisation;

pour les orientalistes allemands, l'Orient c'est l'origine, les origines, l'absolu, un absolu que cherchent les romantiques et les spécialistes des Écritures. Comprendre l'orientalisme dans son ensemble, c'est chercher à cerner un reflet, une image kaléidoscopique si mouvante qu'on ne la saisit jamais vraiment.

Ce roman est-il un plaidoyer?

Si ce roman est un plaidoyer, c'est un plaidoyer pour la différence — pour la passion de la différence, pour la connaissance de l'autre. C'est aussi un plaidoyer pour le savoir, pour le plaisir du texte, des textes et de la culture en général. Il y a dans ce livre un geste politique indirect mais ferme qui consiste à donner à voir tout ce que nous avons partagé, tout ce que nous avons construit en commun, les nombreux allers et retours culturels qui constituent ce voyage. Nous avons le même destin mixte que le tapis volant, cet objet cosmopolite né autant de l'imagination des orientalistes que du talent des conteurs arabes.

GUILLAUME LAMBERT

LEMEAC

Satyriasis

(mes années romantiques)

« Avec *Satyriasis (mes années romantiques)*, Guillaume Lambert explore le désir et sa consommation en mode excessif, l'obsession née de l'impossibilité d'oublier, le grand amour échoué. »

Natalia Wysocka, *Métro*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

Causerie avec

D^r Frédéric Saldmann

et de

Prenez votre santé en main !

publiés chez Albin Michel

Animée par la journaliste Marie-Claude Lavallée

Photo : Philippe Matsas - Opale

olivieri
Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Mardi 6 octobre
19 h 00

Entrée libre
Réservation obligatoire
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Benoît Melançon

LE NIVEAU BAISSÉ!

(et autres idées reçues sur la langue)

IDÉE REÇUE N° 10

« ON » EXCLUT LA PERSONNE QUI PARLE.

Benoît Melançon

LE NIVEAU BAISSÉ!

(et autres idées reçues sur la langue)

EN LIBRAIRIE - 14,95\$ - DEL BUSSO ÉDITEUR

LIVRES

Accidents de lecture

CHRISTIAN
DESMEULES

« **J'** affirme que la bibliothèque est interminable », écrit Borges dans l'une des nouvelles de *Fictions* (Gallimard). Avant de se lancer dans une minutieuse description des lieux : un amas de galeries, de rayonnages, d'escaliers et de corridors — où, par bonheur, personne n'a oublié de mettre des toilettes.

Entre le fantasme et l'illusion d'une bibliothèque qui contiendrait tout — tout et son contraire —, l'écrivain argentin accouche aussi d'une métaphore de l'expérience de la lecture. Pas besoin d'être amateur de kabbale ou de mathématiques combinatoires pour savoir que chaque livre nous mène à d'autres livres. Qu'il s'agisse d'une béquille, d'un hommage évident ou d'un clin d'œil.

Et que tout ça est prodigieusement infini. En faisant preuve d'un peu de curiosité, on découvre vite qu'un bon roman est souvent bien plus qu'un livre. C'est une fenêtre ouverte sur un univers que toute une existence ne suffirait jamais à épuiser.

Pensons au *Don Quichotte de la Manche* de Cervantes, dérivé des romans de chevalerie, inventeur du roman moderne. De la même façon, on pourra trébucher sur Stephen Crane ou Don DeLillo en lisant *L'année la plus longue* de Daniel Grenier.

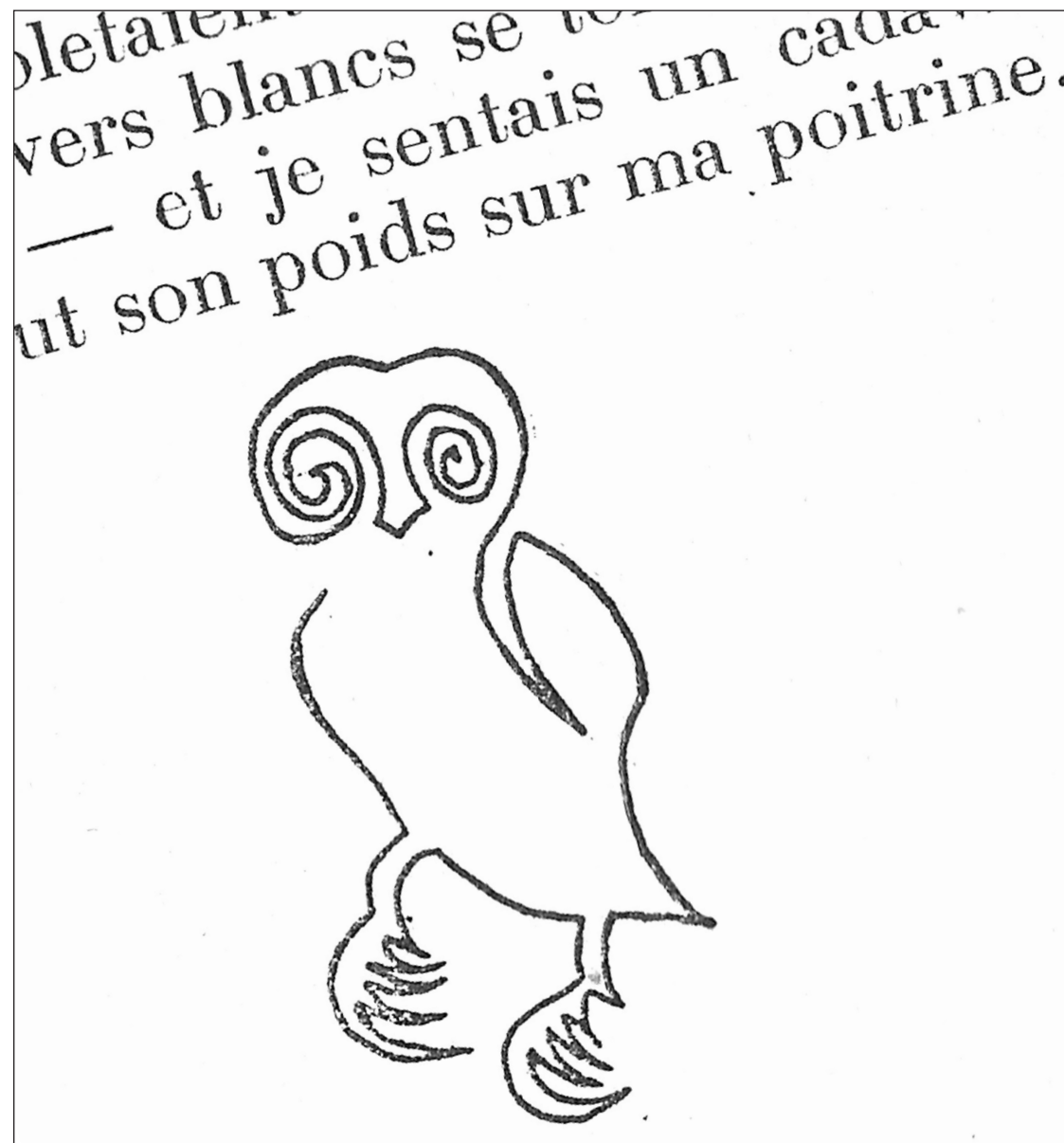
Une aiguille dans une botte de foin

C'est le genre d'imprévu qui risque d'arriver en dévorant *Boussole* (Actes Sud), un gros roman baroque et touffu, tout en arabesques, traversé de fascination et de questionnements sur l'Orient.

Depuis le confort capitonné de son appartement viennois, Franz Ritter, un musicologue gravement malade, sent venir la mort. *Boussole* déroule le fil d'un long monologue intérieur qui ressuscite les souvenirs fiévreux de sa passion disparue pour une femme.

Alors que la catastrophe syrienne fait un écho habile aux ravages de leur histoire intime, l'universitaire autrichien s'abîme dans toutes ses rêveries, stimulé par sa consommation d'opium — qui le lave de toutes ses douleurs.

Mais entre Paris, Damas, Palmyre, Téhéran,



Dans *La chouette aveugle*, chef-d'œuvre de Sadeh Hedayat, l'auteur a aussi laissé quelques dessins.

Istanbul et Vienne («*porte de l'Orient*»), au détour d'une phrase, parmi des dizaines de titres et noms inconnus, hop, notre œil est retenu par un détail. L'aiguille qui nous attendait, nous, dans cette botte de foin.

Une simple allusion à *La chouette aveugle* (José Corti), chef-d'œuvre de l'écrivain iranien Sadeh Hedayat, adapté au cinéma en 1987 par

Raoul Ruiz. Né à Téhéran en 1903, Hedayat s'est suicidé au gaz dans sa chambre d'hôtel de la rue Championnet, à Paris, en 1951, après avoir brûlé tous ses manuscrits.

Celui que plusieurs considèrent comme le plus grand écrivain de la modernité iranienne a écrit une fable hallucinée et surréaliste — qui a su entre autres enthousiasmer André Breton à sa paru-

tion en français chez Corti en 1952. C'est à la fois le rêve et le cauchemar d'un misérable décorateur de cuirs d'écrivain atteint d'un mal de vivre sans remède — l'amour, la solitude —, abonné comme l'auteur lui-même aux plaisirs de l'opium et du vin : «*Il est des plaies qui, pareilles à la lèpre, rongent l'âme, lentement, dans la solitude. Ce sont là des maux dont on ne peut s'ouvrir à personne.*»

Sa prose désespérée, que l'on devine imprégnée par l'univers d'Omar Khayyam, le fameux poète persan du XI^e siècle, est hantée par une impossibilité : l'incommunicabilité. Assis devant le gouffre abyssal qui le sépare des autres, Hedayat, tout comme son narrateur, était convaincu d'écrire pour son ombre. Et la plus grande lutte est d'abord un enjeu solitaire : «*Je n'ai qu'une crainte, mourir demain, avant de m'être connu moi-même.*»

Dialogues à l'infini

Même accident de lecture chez Élise Turcotte — mais beaucoup plus frontal —, qui a placé au cœur de son dernier roman l'énigmatique recueil de nouvelles de la Chinoise Can Xue, *Dialogues en paradis* (Gallimard, 1991).

Une prof de littérature dans un collège de Montréal, morte et prise dans une sorte de purgatoire carcéral, n'a droit qu'à un seul objet de son ancienne vie et choisit le livre de Can Xue. Sous le fantastique, *Le parfum de la tubéreuse* (Alto) est une fable noire qui exalte le pouvoir de l'imaginaire, autant qu'un plaidoyer à vif pour une façon différente de concevoir et d'enseigner la littérature.

Élise Turcotte a en réalité fabriqué un écran autour de l'œuvre de la Chinoise, dont elle parle comme de son «*livre de chevet*». Et rares sont les lecteurs de son court roman qui n'auront pas envie d'aller ouvrir ensuite *Dialogues en paradis*.

Née en 1953, Can Xue avait trois ans quand les politiques de Mao ont envoyé toute sa famille à la campagne. De son enfance marquée au fer de la folie collective, des slogans et des autodafés de la «*grande révolution culturelle prolétarienne*», elle a plus tard nourri ses visions organiques et déjantées qui tiennent de Gogol et de Kafka.

Est-ce un hasard si on retrouve dans les nouvelles de Can Xue la même profonde solitude, le refus identique d'appartenir à une communauté, qui traverse d'un bout à l'autre *La chouette aveugle*? Ou peut-être est-ce un simple accident...

cdesmeules@ledevoir.com

BIOGRAPHIE

La vie (non autorisée) d'Edward Snowden

CLAUDE LÈVESQUE

Il est plutôt rare qu'un homme d'à peine trente ans inspire des biographies déjà touffues. Ce n'est que normal dans le cas d'Edward Snowden, ce surdoué du logiciel et de l'espionnage ayant déclenché une tempête politique, sociale et diplomatique qui n'a pas fini de souffler.

Ce sont l'ampleur et la gravité de ses révélations qui frappent. Son pays, les États-Unis, a quasiment mis le monde entier sur écoute! Pour ce qui est des citoyens américains, il semble que la NSA, l'agence de renseignement pour laquelle Snowden a travaillé comme sous-traitant, se soit «*contentée*» de recueillir et de stocker les «*métadonnées*» sur leurs communications téléphoniques et informatiques. Mais qui sait?

Héros ou traître?

Luke Harding est un journaliste chevronné qui a couvert les conflits du Moyen-Orient et les questions de sécurité nationale aux États-Unis pour le quotidien britannique *The Guardian*, celui-là même qui a

publié les fameuses révélations du lanceur d'alerte. Il était donc bien placé pour écrire un livre sur le «*dossier*».

Son ouvrage a le mérite de résumer les abus de pouvoir commis par la NSA et mis en lumière par Snowden d'une façon compréhensible pour le profane qui n'est ni espion ni informaticien. Ce n'est pas rien. Cela dit, on n'y apprend pas grand-chose qu'on n'ait pas déjà lu dans les innombrables articles consacrés à l'affaire. Sauf peut-être certains dessous de l'aventure qui a commencé au printemps 2013, quand un lanceur d'alerte encore anonyme a voulu contacter un blogueur et pigiste du *Guardian*, Glenn Greenwald.

Ce dernier n'a pas aimé l'ouvrage de Harding, mais alors là, pas du tout. Il a parlé d'un «*ramassis de bullshit*». Edward Snowden n'a guère apprécié lui non plus.

Harding affirme entre autres, comme s'il s'agissait d'une certitude, que Snowden est retenu prisonnier en Russie où il a trouvé asile. Évidemment, il y a une chose d'ironique au fait qu'un homme qui dénonce les dérives autoritaires aux États-Unis ait trouvé refuge au pays de Vladimir Poutine. Dans les nombreuses entrevues qu'il a accordées depuis Moscou, Snowden ne donne cependant pas l'impression d'être retenu prisonnier.

Toute biographie non autorisée contient



BRYAN BEDDER GETTY IMAGES NORTH AMERICA AFP

Dans les nombreuses entrevues qu'il a accordées depuis Moscou, Snowden ne donne pas l'impression d'être retenu prisonnier.

quelques indiscretions glanées à gauche et à droite et qui ne sont pas du goût de tous les protagonistes. Le portrait que Harding trace de Snowden est pourtant flatteur : celui d'un jeune homme honnête aux idées plutôt conservatrices et libertariennes, patriote mais farouchement attaché aux articles de la Constitution qui garantissent la liberté de parole et la vie privée.

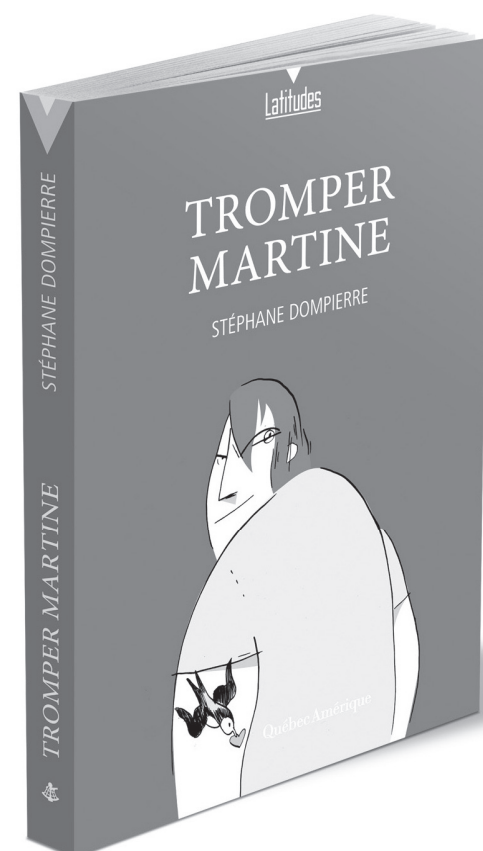
Edward Snowden a déjà sa statue à Genève et il est en nomination pour le prix Sakharov. Ses concitoyens sont profondément divisés à son sujet. Est-il un héros ou un traître? La réponse est claire pour son gouvernement, qui veut le punir sévèrement et qui, encore récemment, a rejeté l'idée de le gracier.

Collaborateur
Le Devoir

LE DOSSIER SNOWDEN

Luke Harding
Traduit de l'anglais par Paul Simon Bouffartigue
Éditions Belin
Paris, 2015, 365 pages

Nouveau roman

TROMPER
MARTINE

STÉPHANE DOMPIÈRE

Les dérives de l'homme en couple,
en apparence heureux, fidèle et comblé.
Soyez prévenus: ce n'est pas tout rose.

Canada

Conseil des arts
du CanadaCanada Council
for the ArtsSODEC
QuébecQuébecAmérique
quebec-amerique.com

LITTÉRATURE NUMÉRIQUE

ÉDITION

L'impossible mort d'un livre bien vivant

La révolution numérique est bien loin d'avoir emporté le livre imprimé

FABIEN DEGLISE

Voilà peut-être la morale de l'histoire... à imprimer dans un livre papier: il faut toujours se méfier des gourous.

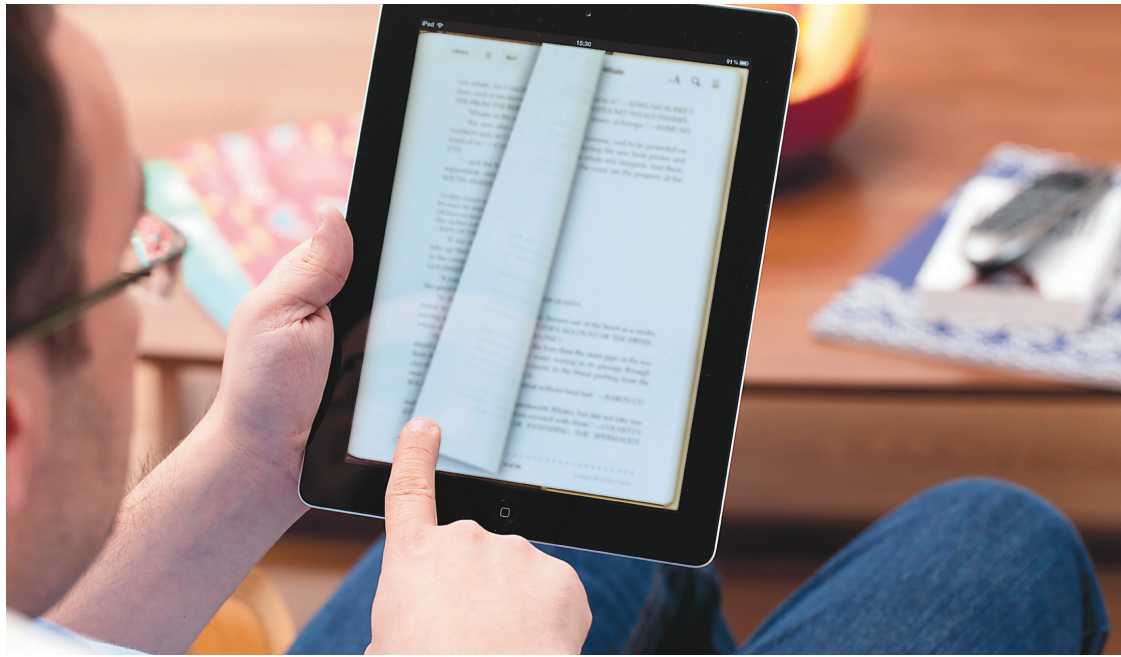
Plus de cinq ans après l'apparition de la liseuse numérique Kindle du géant Amazon, des iPad d'Apple, des Kobo et autres objets annonçant la mort, par sa dématérialisation, du livre imprimé, la disparition de l'objet narratif, dans sa forme originelle du moins, est vraiment, vraiment loin d'être scellée.

Pis, depuis un an, le livre imprimé semble même connaître un surprenant regain de popularité, aux États-Unis particulièrement. Et ce, après des années de croissance et d'adoption du livre numérique, qui désormais s'essouffle. Une question mérite d'être posée: la vague numérique qui a emporté l'industrie de la musique, de la télévision et des journaux dans la dernière décennie va-t-elle épargner celle du bouquin?

À l'autre bout du fil, Francis Farley-Chevrier, directeur général de l'Union des écrivains et des écrivains québécois (UNEQ), se lance: «Il y a effectivement une sorte de résilience de l'imprimé que l'on peut observer en ce moment, dit-il. Le livre imprimé existe depuis plus d'un demi-millénaire dans une forme qui n'a finalement pas beaucoup changé au fil du temps. Le livre numérique devait emporter tout ça, mais ce n'est pas tout à fait ce qui se passe.»

Des chiffres sur les lettres

Laissons les chiffres résumer la chose: en 2014, au Qué-



ISTOCK

Près de 80% des titres mis en marché au Québec sont offerts dans un format pour liseuse électronique.

bec, le livre numérique a représenté 1,1% du total des ventes de livres de Montréal à Québec en passant par Rimouski, Sherbrooke et Alma..., selon un premier portrait statistique réalisé par l'Observatoire de la culture et des communications du Québec. À noter: aujourd'hui, près de 80% des titres mis en marché au Québec sont offerts dans un format pour liseuse électronique.

Sur le marché américain, où le bouquin numérique s'est épanoui dans les dernières années avec des croissances annuelles de plus de 1200%, la tendance qui se profile à tout pour laisser perplexes. En 2015, 32% des lecteurs ont opté en premier lieu pour une version numérique du bouquin convoité, soit moins

que les 50% qui l'ont fait en 2012. Le tout dans un marché en baisse de 10% pour les cinq premiers mois de 2015, selon une enquête de Nielsen citée par le *New York Times* dans un papier portant sur la révolution du livre numérique qu'il serait temps, pour le quotidien, de relativiser.

On y apprend, entre autres, que le livre imprimé, loin d'avoir poussé son dernier souffle, donne même des signes de vigueur, soutenu par un réseau de librairies indépendantes loin d'être en crise ou en déclin: il y a 2230 établissements de ce genre en opération en 2015, soit 560 de plus que l'an dernier. Le marché de l'imprimé se porte d'ailleurs tellement bien que Hachette, Simon & Schuster et

Penguin Random House consacrent actuellement des millions de dollars dans l'amélioration de leurs infrastructures d'impression et de distribution de livres imprimés.

«Le livre papier n'est pas en train de disparaître, mais le livre numérique compose également avec une progression importante», résume Marc Boutet, président de l'entreprise De Marque, un important joueur dans le domaine des contenus numériques au Québec, qui cette année célèbre ses 25 ans d'existence. L'homme estime à 10% la part de marché de ce format au Québec, et parle même d'une sous-évaluation effectuée par l'Observatoire. Depuis l'avènement du livre numérique, le

monde de l'édition au Québec déplore l'impossibilité d'en avoir un portrait statistique juste et complet. Les données de l'Observatoire sont en effet parcellaires, puisqu'elles ne comptabilisent qu'une part des ventes aux caisses des librairies de la province (40% du marché environ) et font même abstraction de celles des plus importantes librairies en ligne: Apple, Amazon et consorts. Ces multinationales ne sont en effet pas tenues d'ouvrir leurs livres.

«Le livre imprimé est là pour rester, assure M. Boutet. Le numérique, ce n'est pas une question de religion qui commande la conversion du lecteur. L'imprimé et le numérique peuvent cohabiter, et c'est sans doute ce qui est en train de se passer.»

Amateur de romans, de livres pratiques, d'essais et autres plaisirs textuels serait, selon lui, en phase d'hybridation, passant d'un support à un autre, en fonction du contexte et de l'offre. Avec au Québec un caractère distinct. «Les opérateurs de liseuses [Amazon et Apple en tête] n'ont pas orchestré ici des campagnes de promotion qui ont incité les gens à faire l'acquisition d'une liseuse et à se tourner en grand nombre vers ce format, dit-il. Il a des efforts importants faits par certaines chaînes de librairies ici pour aider le livre numérique à rencontrer ses lecteurs, mais il reste encore beaucoup de chemin à parcourir.»

Ceci pourrait expliquer cela, mais pas entièrement. Les jeunes lecteurs en effet, chez qui la technologie est bien présente, boudent encore le livre

numérique en lui préférant le papier. C'est le Pew Research Center qui a fait cette découverte ce printemps au terme d'un vaste sondage. Il laisse croire que la transposition du livre en format numérique n'aurait peut-être pas encore atteint sa forme idéale, dans un nouveau cadre commercial, capable de le rendre aussi indispensable qu'un MP3 ou une série télé en flux continu chez un grand nombre.

Imaginaire de papier

«La dématérialisation du livre a ses avantages, dit monsieur Farley-Chevrier. Une économie de poids et d'espace lorsqu'on transporte nos livres, un accès rapide à l'achat de titres, mais l'équilibre entre numérique et papier n'a effectivement peut-être pas encore été trouvé», à l'avantage de l'imprimé, pour le moment.

«Le cadre du livre numérique est encore appelé à progresser, dit M. Boutet. Un livre, c'est un texte qui déclenche l'imaginaire, on ne s'en sort pas, mais on continue d'explorer les possibles qu'offre la technologie. Actuellement, 90% de nos ventes numériques, ce sont des contenus statiques en noir et blanc.» Un paradoxe dans des univers numériques qui carburent à la photo magnifiée par le filtre et animés — à l'hyperlien, à la conversation et aux microvidéos. «Tout n'a pas encore été exploré», poursuit le patron de De Marque, confirmant par le fait même une autre chose: finalement, tant qu'il y a des livres, il y a de l'espoir.

Le Devoir

Imaginer le roman de demain

On voit encore très peu de livres «vraiment» électroniques qui intègrent à un bon texte hyperliens, vidéos ou photos aux tribulations du héros. Des expériences existent, mais elles restent trop souvent marginales. Est-ce de là, de cette littérature numérique, que surviendra le roman de demain?

ÉMILIE FOLIE-BOIVIN

Alors que le livre électronique tel qu'on le connaît n'est souvent qu'une copie (PDF ou ePub) de la version papier, tout un pan de la littérature s'éclate en dehors de ces fron-

tières et repousse les limites de la création en mêlant technologie, multimédia et littérature pour raconter ses histoires.

Mais peu de «livres électroniques» utilisent le plein potentiel des technologies. Ces créations aux possibilités mécon-

nues, autant des auteurs que des lecteurs, sont-elles condamnées à rester dans l'ombre, réservées aux geeks et aux universitaires? Ou se tailleront-elles éventuellement une place dans le monde littéraire?

Ces œuvres hypermédia-tiques sont de véritables explorations et peuvent prendre toutes sortes de formes. Si certaines ressemblent davantage à un texte placé sur le Web auquel on ajoute des hyperliens, d'autres propositions s'apparentent davantage au jeu vidéo, et plongent le lecteur dans une expérience interactive qu'aucun livre papier n'a jusque-là offerte, faisant en sorte que la fin de l'histoire est toujours inédite, d'un lecteur à l'autre. Puisque ces créations sont si difficiles à décrire, on peut difficilement les mettre dans une boîte. Sans compter qu'ici, la frontière est très floue: les récits hypermédia-tiques tiennent-ils encore de la littérature s'ils ressemblent autant à de l'art numérique?

Pour Michel Lefebvre, de l'Agence Topo (un centre d'artistes montréalais en arts numériques qui explore les «nouvelles narrativités»), la littérature hypermédia-tique est de l'art Web. «Mais c'est la dimension littéraire de l'art. La littérature numérique pour moi est une littérature qui a besoin des outils électroniques pour s'articuler», explique l'au-

teur et gestionnaire culturel.

Mais si ces deux milieux fraient autant l'un avec l'autre, c'est peut-être dû au fait que les départements d'arts plastiques dans les universités, qui s'intéressaient déjà à l'art numérique à travers la vidéo, ont d'instinct embrassé la création numérique. Alors que la littérature classique «part de loin» pour rejoindre la littérature numérique, explique Alice Van Der Klei, chargée de cours au Département d'études littéraires de l'UQAM et rédactrice en chef de *BleuOrange*, une revue de littérature hypermédia-tique qui diffuse et traduit ces récits en langue française, véritable référence francophone dans le domaine.

Tout un monde

Comme en arts visuels, il reste toujours plus facile de comprendre une œuvre de littérature médiatique quand on a les références pour la lire. Au fil des présentations d'œuvres hypermédia-tiques dans le cadre de *Metropolis bleu* et de la *Nuit blanche*, Alice Van Der Klei a remarqué que les lecteurs ont peut-être besoin de lieux, telles des galeries d'art, pour nous aider à découvrir ces œuvres.

Si la création hypermédia-tique n'est pas davantage pratiquée et reconnue, c'est surtout un problème institutionnel, croit Marcello Vitali-Rosati, professeur agrégé de littéra-

ture et culture numérique au Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal. «L'institution du livre est une structure très complexe qui a pris du temps à se cristalliser», dit-il, évoquant en exemple la relation avec le public, ou encore la diffusion, la perception des droits d'auteurs, le système de récompenses par les prix littéraires. «Si on demande aux étudiants en littérature ce qu'ils veulent faire plus tard, ils vont dire "être écrivain". Être écrivain, c'est écrire un roman: parce que ça sera publié chez Boréal, il pourra obtenir un Prix du Gouverneur général, faire la une d'un magazine, percevoir des droits d'auteurs», illustre le chercheur, qui s'intéresse aux formes de production, de publication et de diffusion des contenus en ligne.

La littérature hypermédia-tique ne s'insère pas encore dans cette institution, mais elle n'est pas pour autant condamnée à rester dans la marge. «Cela prendra du temps, mais doucement, il y a une forme qui commence à émerger, qui commence à avoir une petite reconnaissance des institutions, donc à vivre», dit M. Vitali-Rosati, en citant l'exemple du Français François Bon, auteur «classique» qui a un impact institutionnel fort et qui tient également un laboratoire d'expérimentation

numérique sur son site Le tiers livre.

Le blogue est aussi une version mieux connue du texte numérique, auprès d'un plus large public, où, justement, les auteurs ont pu gagner la reconnaissance d'une mère indigne, dont le blogue est devenu un livre, qui est devenu une série Web, illustre Alice Van Der Klei, de la revue *BleuOrange*. «Ceux qui font de la création à l'écran ont étudié en littérature, ont écrit, se sont emparés du Web, des blogues et de Twitter pour faire de la poésie numérique. Maintenant, tu n'as plus besoin d'avoir une maison d'édition derrière toi ou une agence pour être lu.»

Chez l'Agence Topo, Michel Lefebvre croit que «de plus en plus, on va être en présence du [récit hypermédia-tique], le directeur citant l'exemple de *La Presse+*. Le mode d'accès à ce contenu narratif permet de nouvelles mutations du récit, de la nouvelle ou du conte et de la poésie. C'est dans ce sens que ça va invariablement se développer.»

Collaboratrice
Le Devoir

D Lire aussi · Quelques liens pour s'initier à la littérature hypermédia-tique sur le site Web et l'application tablette du *Devoir*.

JACQUES GRAND'MAISON

Jacques Grand'Maison

CES VALEURS DONT ON PARLE SI PEU

Essai sur l'état des mœurs au Québec

EN LIBRAIRIE - 16,95\$ CARTE BLANCHE

JAMES JACKSON

L'ÉMEUTE INVENTÉE

JAMES JACKSON LAURÉAT DU PRIX RICHARD-ARÈS DU MEILLEUR ESSAI POUR L'ÉMEUTE INVENTÉE

vib éditeur
Une société de Québecor Média

ESSAIS

Jacques Grand'Maison, prophète du Québec moderne

LOUIS CORNELLIER



« **E**n bout de route, écrit Jacques Grand'Maison dans *Ces valeurs dont on parle si peu*, je sens le besoin de faire un bilan. Un pied dans la société de plus en plus laïque, et l'autre dans la tradition judéo-chrétienne trois fois millénaire; j'en ai fait deux passions qui n'ont cessé de me charrier au-delà de mes moyens et souvent de mes volontés. »

Âgé de 83 ans et frappé par la maladie, Grand'Maison, « parvenu à la toute dernière étape de [sa] vie », « face à [son] ultime départ », a voulu, dans cet essai, redire une dernière fois ses inquiétudes et ses espérances. L'homme, qui se définit comme un « progressiste conservateur » et un « réformiste radical », est un des derniers grands représentants d'une génération d'intellectuels qui est née et a été formée dans le Canada français traditionnel avant d'embrasser avec enthousiasme la modernisation du Québec. « Je suis d'un pays incertain, sinon impossible, mais c'est le mien », écrivait Grand'Maison en 1976.

Prêtre et théologien, Grand'Maison est aussi un sociologue de terrain. On retrouve encore, dans ce double statut, la combinaison du Québec traditionnel et du Québec moderne, qui anime toute l'œuvre du penseur. Partisan d'une pensée chrétienne incarnée, d'une « spiritualité des réalités terrestres », écrivait-il dans *Une spiritualité laïque au quotidien* (Novalis, 2013), Grand'Maison met aussi les sciences humaines à contribution dans sa réflexion sur l'état de notre société. Le moraliste, chez lui, s'accompagne d'un chercheur branché sur le réel.

Crise de sens

Dans *Ces valeurs dont on parle si peu*, l'intellectuel poursuit la grave méditation qu'il a entamée, il y a 50 ans, dans son essai *Crise du prophétisme* (L'Action catholique canadienne, 1965). « Certes, écrit-il, nous sommes fiers, avec raison, de nos libérations modernes. Tant qu'il y a des traditions oppressantes à critiquer, il y a là un sens à l'émancipation. Tu peux t'émanciper avec un refus



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Le sociologue Jacques Grand'Maison, qui s'est toujours défini comme un chrétien brûlant, lance une invitation pressante à concilier traditions culturelles et modernité.

global de presque tout ton héritage historique, religieux et moral, des grosses familles d'hier, de la trahison des clercs, bref de tout ce que tu veux. Mais un jour, la réserve est à sec et tu vis une crise de sens. Je la trouve souterraine dans nos indéterminations collectives, dans plusieurs de nos productions culturelles et puis dans ce qu'on appelle post-modernité. »

Tout l'esprit de Grand'Maison est là. Il y avait, reconnaît-il, des libérations à mener quant aux structures parfois étouffantes ou injustes du monde traditionnel. Les Québécois y ont gagné la possibilité d'une « réappropriation de la conscience » et un jouissant espace de liberté. La modernité, dont la Révolution tranquille constitue notre version nationale, promettait « l'articulation nouvelle du bonheur individuel et du bien public, de la liberté et du politique dans une dynamique de projets collec-

tifs appuyés sur une volonté et une culture démocratiques ». Or, qu'en avons-nous fait ?

Le bilan de Grand'Maison est douloureux. « Ce qui me scandalise le plus du monde d'ici au Québec, c'est sa superficialité et son vide spirituel », écrit-il. Nous avons rejeté les « cohérences culturelles, morales et religieuses d'hier », en les accusant, parfois à raison, d'être aliénantes. Or, demande le prêtre-sociologue, par quoi les a-t-on remplacées ? « S'est-on donné une morale laïque après l'éclatement de la morale religieuse ? » Nos contemporains reconnaissent l'importance de la morale et de l'éthique, constate Grand'Maison, mais c'est pour aussitôt se livrer à un plaidoyer relativiste, selon lequel la morale serait l'affaire de chacun.

Inquiétude et espérance
Les manifestations de ce désarroi, souvent inconscient,

« Ce qui me scandalise le plus du monde d'ici au Québec, c'est sa superficialité et son vide spirituel »

RADICALISATION

Les djihadistes de chez nous

MICHEL LAPIERRE

Qu'est-ce qui a bien pu pousser le jeune Québécois Martin Couture-Rouleau à se convertir à l'islam, à en devenir un militant radical et à tuer, en 2014, à Saint-Jean-sur-Richelieu, le militaire Patrice Vincent ? Ses déboires de père éconduit par sa conjointe et de petit entrepreneur ne suffisent pas à expliquer pourquoi il a voulu venger le groupe armé État islamique, combattu par le Canada. Sa foi aveugle appartient à un vrai mystère international.

Dans *Djihad.ca*, le journaliste Fabrice de Pierrebou, assisté de son collègue Vincent Larouche, perce ce mystère en soulignant qu'Internet n'est pas « le grand responsable de la radicalisation ». Selon lui, derrière le Web et le prosélytisme auprès de détenus dans les prisons, il y a le salafisme, doctrine réformiste qui prétend préconiser un retour aux valeurs premières de l'islam.

Cette explication si raisonnable incite à penser que le vide spirituel créé par l'affaiblissement du christianisme en

Occident permet à un intégrisme islamique hostile aux valeurs de nos sociétés d'influencer les musulmans modérés et même les Occidentaux désenchantés. Interviewé en Libye par Pierrebou, Omar Bakri, l'un des maîtres du salafisme, méprise d'ailleurs énormément les musulmans dits modérés, qui, pour lui, « se laissent dissoudre » dans la culture occidentale comme du chocolat.

Le désir du paradis

Pas étonnant que l'endoctrinement salafiste exclut la nuance et le doute propres à l'art et à la littérature. Comme l'enquête menée par le journaliste le signale, nombre de militants ont une formation en sciences exactes plutôt qu'en sciences sociales et on les caractérise autant par l'effacement que par la candeur, sans oublier le narcissisme caché qui les tenaille.

En relatant des anecdotes percutantes au sujet de Michael Zehaf-Bibeau, responsable de l'attentat meurtrier d'Ottawa en 2014, ou encore de Saïd Namouh, le terroriste de Maskinongé qui rêvait de

« mourir en martyr » dans une voiture bourrée d'explosifs, Pierrebou touche au secret de l'islamisme radical. Ce courant de pensée a élevé le terrorisme au rang d'une mystique. Le mépris de la vie terrestre s'y accompagne du vif désir, dans l'immédiat et de manière héroïque, d'atteindre le paradis.

Malgré un aspect très traditionnel, cette mystique, dont l'organisation des adeptes est aussi bien extrêmement changeante qu'étrangère à toute règle internationale, a un côté inédit. Aussi Pierrebou cite-t-il le mot de Bakri : « La terreur est le langage du XXI^e siècle. Si je veux quelque chose, je vous terrorise afin de l'obtenir. »

sont nombreuses : culture narcissique du Moi fondée sur le rejet de toute transcendance ; fantasme de la toute-puissance du désir qui s'accompagne d'immaturité relationnelle ; éducation « Google », qui fabrique « des êtres horizontaux qui surfent sur la médiocrité, sans culture antérieure à l'individualité qu'on dit tout posséder en soi [sic] » et, par conséquent, sans souci du respect des règles de la langue, perçues comme d'insupportables contraintes extérieures ; mépris des institutions (allez dans un mariage civil contemporain et vous verrez le délitement du symbolique à l'œuvre) ; quête incessante de divertissement et fascination pour le virtuel. Or, lance Grand'Maison, « à quoi bon la ville intelligente et le précieux GPS, s'il y manque une petite boussole intérieure pour bien orienter le sens de sa vie ? »

Le portrait est sombre. Inquiet, le sociologue, qui s'est toujours défini comme un chrétien brûlant, engagé dans le monde et convaincu que « ce n'est pas d'abord la religion qui nous démarque aux yeux de Dieu, mais notre humanité ou notre inhumanité », ne désespère pas. Son essai se veut « une invitation à mieux intégrer l'âme et la conscience dans nos regards sur ce qui nous arrive », une invitation, pressante, à « concilier nos meilleures traditions culturelles avec les valeurs inspirantes de la modernité ».

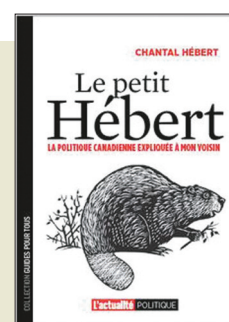
Ces valeurs dont on parle si peu est un essai un peu brouillon, qu'on sent rédigé dans l'urgence par un homme de foi qui veut redire à ses compatriotes, avant de partir, qu'il faut une ouverture intérieure à la transcendance, divine ou humaine, et des bases morales et spirituelles nourries de culture pour bâtir un monde plus juste et donner un sens à l'existence.

Jacques Grand'Maison, écrit le théologien Gregory Baum dans *Vérité et pertinence* (Fides, 2014), est un sage, mais surtout un prophète. Sa parole, dérangeante et amoureuse, est de feu.

louisco@sympatico.ca

CES VALEURS DONT ON PARLE SI PEU
ESSAI SUR L'ÉTAT DES MŒURS AU QUÉBEC
Jacques Grand'Maison
Carte blanche
Montréal, 2015, 136 pages

LA VITRINE

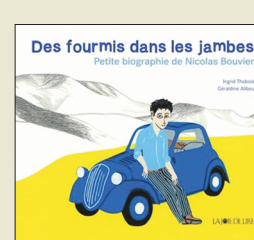


POLITIQUE

LE PETIT HÉBERT
LA POLITIQUE CANADIENNE EXPLIQUÉE À MON VOISIN
Chantal Hébert
Rogers/L'Actualité
Montréal, 2015, 160 pages

La mission de Chantal Hébert, comme chroniqueuse à *L'Actualité* (de même qu'à Radio-Canada et, précédemment, à *La Presse* et au *Devoir*), n'est pas facile. Intéresser les Québécois à la politique fédérale est, en effet, une gageure. Or, Hébert y parvient, en adoptant un style simple, vivant, sans flâra, et grâce à son évidente connaissance de cet univers et de ses acteurs. Dans ce recueil d'une cinquantaine de chroniques parues dans *L'Actualité* depuis 2008, la journaliste expose, entre autres choses, l'opacité du gouvernement Harper, le double langage des libéraux et des néodémocrates en matière de dualité linguistique, les convictions à géométrie variable du NPD, la récente déroute du Bloc québécois, de même que « la vacuité croissante du propos politique canadien ». Hébert cache bien ses convictions personnelles, mais on devine facilement que le souverainisme n'en fait pas partie. Depuis quelques années, constate-t-elle, « le Québec est devenu plus fédéraliste, mais le reste du Canada est devenu moins accommodant » qu'à l'époque de Charlottetown. On aimerait bien savoir ce que la chroniqueuse propose comme solution à ce paradoxe.

Louis Cornéliier



BIOGRAPHIE

DES FOURMIS DANS LES JAMBES
PETITE BIOGRAPHIE DE NICOLAS BOUVIER
Ingrid Thobois et Géraldine Alibeu
La Joie de lire
Genève, 2015, 40 pages

Lorsqu'en 1953, il s'embarque avec son ami Thierry Vernet à bord d'une minuscule Fiat Topolino (« petite souris »), espérant atteindre l'Afghanistan et les contreforts de l'Himalaya sur les traces d'Élla Maillart, Nicolas Bouvier (1929-1998) s'embarquait pour un voyage initiatique qui devait durer en réalité beaucoup plus longtemps que le voyage lui-même. L'auteur suisse de *L'usage du monde* (Boréal) et du *Poisson-scorpion* (Folio), chef-d'œuvre du récit de voyage francophone, est ici l'objet d'une « petite biographie » joliment illustrée qui tente d'expliquer aux enfants sa singularité tout en racontant certaines de ses aventures : *Des fourmis dans les jambes*. Fils de bibliothécaire, enfant rêveur traçant des itinéraires devant les cartes géographiques et les livres étendus devant lui, le jeune Bouvier savait ce qu'il souhaitait faire lorsqu'il serait plus grand : voyageur. « Voyager, ce n'est pas un métier », lui répondait-on. Il est en réalité devenu écrivain. « Un écrivain qui avait la bougeotte. »

Christian Desmeules

SARA LAZZARONI

LEMÉAC

Veiller la braise

« À 21 ans seulement, Sara Lazzaroni prouve que son précédent roman, *Patchouli*, n'était pas qu'un coup de chance. Cette auteure possède assurément une voix, qu'elle chante brillamment à nouveau dans *Veiller la braise*, l'histoire simple, réaliste et donc hautement touchante d'un couple à qui il n'arrive rien de particulier, outre la vie dans toute sa splendeur. »

Josée-Anne Paradis, *Les libraires*

514 524-5558 lemeac@lemeac.com

Société de développement des entreprises culturelles Québec

Benoît Melançon

LE NIVEAU BAISSÉ!
(et autres idées reçues sur la langue)

IDÉE REÇUE N° 14

UTILISER DES ANGLICISMES, C'EST (LE) MAL.

Benoît Melançon

LE NIVEAU BAISSÉ!
(et autres idées reçues sur la langue)

EN LIBRAIRIE - 14,95\$ - DEL BUSSO ÉDITEUR

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR



31^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA POÉSIE

PRÉSENTÉ PAR
QUÉBECOR

POÈTES INVITÉS

PRIX DE POÉSIE

DES ROCHES, Roger
Grand Prix Québecor du Festival International de la Poésie

POIRIER, Ginette Andrée
Prix Piché de poésie de l'UQTR 2015

POIRIER, Hélène
Finaliste - Prix Piché de poésie de l'UQTR 2015

DESJARDINS, Roxane
Prix Félix-Leclerc de poésie 2015 et
Prix Émile-Nelligan 2015

LEBLANC, Georgette (N-Écosse)
Prix Félix-Antoine-Savard de poésie 2015

DULUDE, Sébastien
Prix de poésie Jean-Lafrenière/Zénob 2015

OKOUNDJI, Gabriel (Congo/France)
Prix international de poésie Antonio Viccaro 2015

1 BARANDA, María (Mexique)
Prix de poésie Jaime-Sabines/
Gatien-Lapointe 2015

TRAHAN, Michaël
Prix de poésie Alain-Grandbois 2014

FORTIN, Célyne
Prix ANEL-AQPF 2014

ACQUELIN, José
Prix de poésie du Gouverneur
général 2014

À venir
Prix de poésie Radio-Canada 2015

TRUDEL, Rosalie
BEAUMEL, Laetitia
Bourse Hector-de-Saint-Denis-
Garneau 2014

ROYER, Jean
Prix Athanase-David 2014

PEYROUSE, Anne
Prix d'innovation en
enseignement de la poésie 2015

YANG, Hannah (C-Britannique)
Prix national de poésie en
immersion française

POÈTES QUÉBÉCOIS

ATALLA, Nora (Égypte/Québec)

AZOULAY, Daphnée

BASTIEN, Pierre

BEAUREGARD D., Virginie

BERGERON, Jean-Philippe

BOUCHER, Denise

BOULANGER, Patrick

CHEVARIER, Corinne

CLOUTIER, Guy

CÔTÉ, Michel X

CROISÉTIÈRE, Mathieu

DELAND, Monique

DESPATIE, Stéphane

DEVAULT, Gilles

DOSTIE, Alexandre

DUMAIS, Isabelle

DUPRÉ, Louise

DUVAL, Isabelle

FORGET, Carole

GAGNON, Yves

GILL, Marie-Andrée

GOSSELIN-G., Geneviève

GOUDREAU, David

GRIMALDI, Marie-Paule

GRUBISIC, Katia

GUERRETTE, François

HÉBERT, François

JANNETEAU, Sylvain

JULIEN, Michel

JUTEAU, Monique

LAMY, Jonathan

POÈTES QUÉBÉCOIS

LAPERRIÈRE, Marie Aude

LAVERDURE, Bertrand

LESSARD, Rosalie

LONGCHAMPS, Renaud

MARQUIS, André

MONGEAU, France

MONGRAIN, Serge

OUELLET, Marie-Belle

PLEAU, Michel

POISSON, Sylvie

POURBAIX, Joël

SIMARD, Emmanuel

SALMERON, Odélin (Cuba/Québec)

SOUAID, Carolyn Marie

TURCOT, Simon Philippe

VEILLEUX, Laurence Lola

VILLENEUVE, Marité

WATTEYNE, Nathalie

POÈTES INTERNATIONAUX

1 BECERRA SALAZAR, Manuel (Mexique)

BERTHOLOM, Louis (France)

CALLE, Leandro (Argentine)

CARNECI, Magda (Roumanie)

CASTAÑO, Yolanda (Espagne)

DANJOU, Chantal (France)

DESPAX, Jean-Luc (France)

DIALLO, Bios (Mauritanie)

DINTINJANA, Veronika (Slovénie)

FAVE, Nathalie (Sénégal)

FROLOV, Aleksandr (Russie)

1 GARCÍA QUINTERO, Felipe (Colombie)

GHARRAFI, Mohamed Miloud (France/Maroc)

GONZÁLEZ ARREDONDO, Verónica (Mexique)

HECQ, Dominique (Australie)

1 IPADEOLA, Tade (Nigéria)

1 KULAVKOVA, Katica (Macédoine)

LAURENT-CATRICE, Nicole (France)

LAVERGNE, Alfredo (Chili)

LINDH, Pontus (Suède)

MOHAMMEDI, Anissa (Algérie/France)

PONCE DE MORAES, Thiago (Brésil)

QUEVEDO ROJAS, Aleyda (Équateur)

SZPILMANN, Harry (Wallonie-Bruxelles)

TAFDRUP, Pia (Danemark)

TANYOL, Tuğrul (Turquie)

VAN DE VOORDE, Tom (Flandre-Belgique)

VARGAS DE LUNA, Javier (Mexique/Québec)

WILL, Colin (Écosse)

WOJCIESZKO, Grażyna (Pologne)

1 IPADEOLA, Tade (Nigéria)

1 KULAVKOVA, Katica (Macédoine)

LAURENT-CATRICE, Nicole (France)

LAVERGNE, Alfredo (Chili)

LINDH, Pontus (Suède)

MOHAMMEDI, Anissa (Algérie/France)

PONCE DE MORAES, Thiago (Brésil)

QUEVEDO ROJAS, Aleyda (Équateur)

SZPILMANN, Harry (Wallonie-Bruxelles)

TAFDRUP, Pia (Danemark)

TANYOL, Tuğrul (Turquie)

VAN DE VOORDE, Tom (Flandre-Belgique)

VARGAS DE LUNA, Javier (Mexique/Québec)

WILL, Colin (Écosse)

WOJCIESZKO, Grażyna (Pologne)

1 IPADEOLA, Tade (Nigéria)

1 KULAVKOVA, Katica (Macédoine)

LAURENT-CATRICE, Nicole (France)

LAVERGNE, Alfredo (Chili)

LINDH, Pontus (Suède)

MOHAMMEDI, Anissa (Algérie/France)

PONCE DE MORAES, Thiago (Brésil)

QUEVEDO ROJAS, Aleyda (Équateur)

SZPILMANN, Harry (Wallonie-Bruxelles)

TAFDRUP, Pia (Danemark)

TANYOL, Tuğrul (Turquie)

VAN DE VOORDE, Tom (Flandre-Belgique)

VARGAS DE LUNA, Javier (Mexique/Québec)

WILL, Colin (Écosse)

WOJCIESZKO, Grażyna (Pologne)

1 IPADEOLA, Tade (Nigéria)

1 KULAVKOVA, Katica (Macédoine)

LAURENT-CATRICE, Nicole (France)

LAVERGNE, Alfredo (Chili)

LINDH, Pontus (Suède)

MOHAMMEDI, Anissa (Algérie/France)

PONCE DE MORAES, Thiago (Brésil)

QUEVEDO ROJAS, Aleyda (Équateur)

SZPILMANN, Harry (Wallonie-Bruxelles)

TAFDRUP, Pia (Danemark)

TANYOL, Tuğrul (Turquie)

VAN DE VOORDE, Tom (Flandre-Belgique)

VARGAS DE LUNA, Javier (Mexique/Québec)

WILL, Colin (Écosse)

WOJCIESZKO, Grażyna (Pologne)

1 IPADEOLA, Tade (Nigéria)

1 KULAVKOVA, Katica (Macédoine)

LAURENT-CATRICE, Nicole (France)

LAVERGNE, Alfredo (Chili)

LINDH, Pontus (Suède)

MOHAMMEDI, Anissa (Algérie/France)

PONCE DE MORAES, Thiago (Brésil)

QUEVEDO ROJAS, Aleyda (Équateur)

SZPILMANN, Harry (Wallonie-Bruxelles)

TAFDRUP, Pia (Danemark)

TANYOL, Tuğrul (Turquie)

VAN DE VOORDE, Tom (Flandre-Belgique)

VARGAS DE LUNA, Javier (Mexique/Québec)

WILL, Colin (Écosse)

WOJCIESZKO, Grażyna (Pologne)

TROIS-RIVIÈRES DU 2 AU 11 OCTOBRE 2015



10 JOURS • 100 POÈTES • 30 PAYS • 5 CONTINENTS
350 ACTIVITÉS • DANS LES BARS, RESTAURANTS, CAFÉS
ET GALERIES DU CENTRE-VILLE

QUELQUES INCONTURNABLES

CINÉ-POÉSIE : CHRONIQUE
DE LA NUIT DE LA POÉSIE 1970
8 octobre à 19 h 30
Séminaire Saint-Joseph



ARGENTINE AU MENU &
SOIRÉE TANGO ET POÉSIE
9 octobre - Dégustation à 18 h
et soirée poésie à 20 h
Musée québécois de culture populaire



Photo : Caroline Moreau

LE MOULIN À PAROLE REND
HOMMAGE À YVES BOISVERT ET
AUX POÈTES DISPARUS
9 octobre à 16 h
Moulin Seigneurial de Pointe-du-Lac



MUSIQUE DU MONDE
ET POÉSIE POUR LA
MARCHÉ MONDIALE DES FEMMES
11 octobre 17 h
Maison de la culture



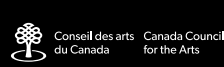
ET PLUS DE 160 MOMENTS DE DÉCOUVERTES CULINAIRES & POÉSIE

Chez nos restaurateurs : Au Four à bois, Il Circo Pâtes et Passion, Le Bistro L'Ancêtre, Le Lupin, Le Manoir, Le Rouge Vin, Le Sacristain, Saint-Germain Bistro, Bar l'Hexagone, Café Bar Zénob, L'Embuscade Café Galerie, La p'tite Brûlerie, Nys Pâtissier, Olive & Papaye, Pompon Laine Café, Suite Soixante Galerie Bar.

1 Au moment où ce programme est entré sous presse, ce poète était en attente de visa. Il est possible qu'il ne l'ait pas obtenu. Veuillez consulter le site fiptr.com pour obtenir l'information à jour ainsi que l'horaire détaillé du festival.

GRANDE SOIRÉE QUÉBECOR DE LA POÉSIE

Samedi 10 octobre 20 h
25 poètes sur scène à la Maison de la culture
Billet : 19 \$ taxes incluses
Billetterie de la salle J.-A. Thompson



FIPTR.COM